

## Avant-propos

Toute petite, j'entendais mes parents se raconter leurs expériences d'enseignant l'un à l'autre. Pour ma mère, cela se passait au présent, car elle enseignait. Mon père lui répondait par des expériences du passé : en tant qu'écrivain dissident, le régime communiste lui avait interdit de transmettre des savoirs depuis longtemps. Il vendait des cigarettes dans un petit kiosque de la capitale. Quant à ma mère, elle s'adonnait avec passion à la biologie, la botanique et la zoologie. Mais les histoires qu'elle apportait à la maison ne traitaient ni d'animaux ni de plantes. Elles concernaient ses élèves. Tout en faisant semblant de lire dans un coin de la cuisine – notre unique pièce commune – je suivais bouche bée les aventures des enfants difficiles que ma mère confiait à mon père. Elle se donnait beaucoup de peine afin de les motiver pour apprendre. Elle jouait avec eux au volleyball et les mettait en valeur dans bien d'autres domaines que l'apprentissage. Elle s'intéressait à leur vie en dehors de l'école. Ces élèves à problèmes, rejetés de partout, habitaient notre maison par leur présence virtuelle. Je me souviens surtout d'Edmond, un garçon très intelligent, selon les dires de ma mère. Mais il n'apprenait pas, il s'absentait, il n'avait ni cahier ni crayon, bref c'était un vagabond. Après avoir essayé toutes les méthodes douces avec lui, elle a insisté pour parler au père de l'élève. Une peur bleue s'est emparée d'Edmond. Il a supplié ma mère de ne rien dire au père, mais la coupe était déjà pleine ; elle n'a pas tenu compte de cette demande.

Le père d'Edmond est donc venu à la rencontre de la maîtresse. Il a écouté ses paroles calmement, l'a remerciée et a murmuré entre ses dents : « On va régler ça. » Maman est rentrée contente à la maison : enfin l'attitude d'Edmond allait changer, elle espérait beaucoup que l'autorité du père aurait une influence sur cet élève que rien ne motivait. Mais le lendemain il n'est pas venu à l'école. Inquiète et surtout agacée, ma mère a regardé dans le registre de classe l'adresse d'Edmond. Une fois sa leçon terminée, elle s'y est rendue directement. Elle a traversé le grand boulevard, est montée le long d'une rue et a tourné dans une petite ruelle. A peine avait-elle fait quelques pas sur le pavé en pierre qu'elle se figea sur place. Elle n'arrivait plus à avancer, ses pieds s'étaient immobilisés, son cœur avait cessé de battre, ses yeux n'arrivaient pas à cerner le tableau invraisemblable qui s'offrait au bout de la ruelle : Edmond était attaché à un poteau au moyen de fils électriques. Après (avoir vécu) quelques instants d'horreur, ma mère est arrivée à détacher ses pieds du sol. Elle a couru vers Edmond. Bien qu'il fasse froid, il était torse nu. Les fils avaient laissé des traces bleues sur sa poitrine fragile. Il n'arrivait même plus à pleurer, tant il était épuisé. Mort de faim et de soif depuis vingt-quatre heures, il a accueilli ma mère comme un cadeau inespéré du destin. Elle lui a demandé pardon, les larmes aux yeux. Voir ce garçon de douze ans souffrir le martyr à cause de sa dénonciation a éveillé chez ma mère une culpabilité sans limites.

Cette ancienne histoire m'est revenue récemment en mémoire durant l'un des séminaires de formation continue : une des enseignantes avait écrit un récit qui traitait exactement de la même problématique. Après avoir obligé un élève à faire signer son carnet de notes par ses parents – sans prendre en considération les supplications et la peur qu'elle avait lu dans le regard de l'enfant – elle fut submergée par le même sentiment de culpabilité que ma mère en

remarquant des traces bleues sur le dos de l'enfant durant la leçon de gymnastique. Il y avait plus de trente ans d'écart entre ses deux événements. L'un était arrivé dans l'Albanie communiste, et l'autre dans la Suisse démocratique, neutre de surcroît. Mais les natures humaines ainsi que leurs problèmes se ressemblent, indépendamment des pays, des régimes politiques, des cultures et des coutumes. J'ai raconté cette histoire aux enseignants en formation et ils m'ont tous posé la question suivante : « Qu'a donc fait votre mère ? »

Mais je ne me souvenais plus ! Par la suite Edmond avait changé, or je ne savais pas comment maman s'y était prise. J'ai regretté qu'au temps de mon enfance, aucun séminaire d'écriture de l'expérience n'ait été mis en place pour les enseignants albanais. Ma mère n'a pas écrit cette histoire ; à présent elle ne se rappelle sûrement plus de cet élève tant chéri autrefois. Elle montrait avec fierté à mon père les progrès d'Edmond et j'essayais d'imaginer ce garçon de douze ans aux yeux bleu ciel qui avait opté enfin pour le droit chemin...

Aujourd'hui, j'essaie d'imaginer les protagonistes des récits écrits par les étudiants et les enseignants lors de mes séminaires. Tant d'années ont passées, des régimes politiques se sont écroulés mais les préoccupations des maîtres sont restées les mêmes : c'est pourquoi interroger l'expérience d'autrui – même éloigné dans l'espace et dans le temps – peut constituer un point de repère à la réflexion sur l'éducation et l'apprentissage. C'est ce qui ressort des discussions animées des participants au séminaire *Ethique et écriture*.

D'après eux, l'écriture des récits constitue un élément non négligeable de formation et d'auto-formation. Elle permet de tisser des liens, de dépasser des peurs, de chercher ensemble des solutions et de ne pas se sentir seul devant une difficulté. Elle permet de réfléchir d'une autre façon, à travers des moyens beaucoup plus proches de la vie quotidienne et de renouer ainsi avec son enfance, mais également avec le passé de la civilisation humaine. Le récit est aussi ancien que l'humanité ; il constitue l'une des premières formes de la transmission des connaissances. Reconstitué à travers l'écriture, il permet de repenser l'action en gardant l'émotion ressentie et d'aller ainsi beaucoup plus loin dans sa réflexion, car elle n'est pas entravée par des cadres théoriques. De toute façon, chaque théorie est issue de la pratique – c'est à partir de la pratique qu'on peut théoriser. Qu'y a-t-il de plus proche de la pratique que les expériences sur le terrain ? Les partager et les réfléchir fait parti du processus de l'écriture, car nous écrivons toujours pour un lecteur probable, et nous sommes obligés de penser ce qui va être écrit.

C'est pourquoi l'écriture de l'expérience constitue un important dispositif de formation pour les enseignants et les futurs enseignants : elle leur permet de prendre de la distance avec les événements et d'approfondir leur sens. Elle leur permet également de s'arrêter un temps pour réfléchir, afin de mieux préparer l'avenir. Toute la personnalité de celui qui écrit se mobilise, car un récit est rédigé autant avec le cœur qu'avec l'esprit. L'acte d'écrire peut parfois se réaliser dans le tourment, mais le résultat en vaut la peine. Les blessures font moins mal une fois qu'elles sont sorties sur le papier. « L'écriture peut délivrer de la souffrance, exorciser une douleur en autorisant à la revivre par l'intermédiaire de la page. Elle humanise l'expérience en permettant de la partager, arrache à la solitude dans laquelle l'épreuve a laissé. Lorsque nous pouvons y recourir, elle fait partie du processus de la guérison, parce qu'elle ne rend pas inutile le drame qui fut le nôtre. Nous pouvons espérer qu'un lecteur s'y reconnaisse

et prenne force à son tour pour arriver au bout du tunnel », <sup>1</sup> écrivent Mireille Cifali et Alain André dans *Ecrire l'expérience*.

J'ai rencontré Mireille par un heureux hasard que je ne cesse de remercier : mon chemin aurait été tout autre s'il n'avait pas croisé le sien. Bien sûr, j'aurais continué à écrire, à m'intéresser à l'être humain, à rester ouverte à toute aventure. Mais Mireille m'a fourni des outils et m'a appris à les prêter aux autres... C'est ainsi que sont nés les récits écrits par des étudiants et des enseignants.

La première fois que j'ai organisé un séminaire d'écriture, j'étais toute tremblante et sans aucune confiance en moi. Et pour cause ! J'allais apprendre à écrire aux francophones, moi, l'Albanaise ! Mais puisque Mireille y croyait, ça devait être possible : je me suis estimée capable d'enseigner ce que je ne savais pas parfaitement moi-même ! Or le manque de perfection a ses avantages : il rend humble, humain, accessible. Il rend surtout attentif aux autres, ce qui vaut tout autant que le savoir quand il s'agit d'enseigner. Mireille en était consciente et m'a fait confiance. Je suis entrée ainsi, moi, l'écrivain individualiste, dans une logique de partage et de transmission...

Les récits du livre *Ethique et écriture* n'étaient pas destinés à la publication. Le séminaire qui portait le même titre avait pour but d'interroger, à travers des situations tirées de leur passé d'élève, les valeurs que les étudiants s'étaient constituées sur la profession d'enseignant, telles que la justice, le respect, la responsabilité, le courage, l'idéal, l'estime de soi, l'amour de soi, etc. Il s'agissait de travailler sur un moment clé de l'expérience pédagogique, partant d'un événement qui les avait marqués autrefois. C'est l'émotion qui s'est dégagée de la lecture du premier récit qui m'a donné l'idée de rassembler tous les textes des étudiants dans un livre, et d'ajouter d'autres textes écrits par des invités, enseignants en formation, écrivains ou passionnés d'écriture. Ceci est devenu possible grâce au courage de Frédéric Ovidia, qui a déjà édité trois tomes du livre *Ethique et écriture*. Et puisque Mireille se trouve être la source de toute cette initiative d'écriture à la Section des Sciences de l'éducation de Genève, le livre lui est dédié.

Ce quatrième tome a la particularité d'être publié aux temps des adieux : Mireille s'est séparé de l'Université, et de ses deux parents... Moi-même, je ne donne plus le séminaire *Ethique et écriture*, où ces textes sont nés. Il y a pourtant quelque chose dont on ne se sépare jamais : l'amour de l'écriture. L'amour tout court. Ce livre en constitue la preuve.

Il ne faut jamais oublier que chaque séparation est en même temps un recommencement,  
ailleurs...

Bessa Myftiu

---

<sup>1</sup> C. Mireille, & A. André, *Ecrire l'expérience*, Paris, PUF, 2007, p. 226.